

CÉLINE ÉPISTOLIER

*Actes du XIe Colloque international
Louis-Ferdinand Céline*

AMSTERDAM

5-7 JUILLET 1996

Jean-Louis CORNILLE
LE CAP, AFRIQUE DU SUD

Pléiade en poche

Entre 1989 et 1991 la maison Gallimard publie coup sur coup les lettres que se sont adressées Proust et Gaston Gallimard, et celles qu'ont échangées Céline et la Nrf. Il n'y a dans ce joli doublé aucun effet de hasard, mais une stratégie pour le moins concertée : en même temps la maison fait paraître, sous la direction de Pierre Hébey, deux recueils non moins volumineux, vaste anthologie d'articles ayant paru dans la revue entre 1908 et 1940, et durant l'Occupation. Incontestablement, il se dessine là un geste d'éditeur – une habile manœuvre qui donne à réfléchir : à un moment particulièrement tumultueux dans l'histoire récente de la maison Gallimard, on fait le bilan, on resserre les rangs – la Nrf transforme en véritable monument son passé nécessairement glorieux. Par la même occasion on lève le voile sur les deux malentendus les plus notoires de l'histoire de l'édition française moderne. 1912 : on passe par-dessus le manuscrit de ce qui deviendrait *À la Recherche du temps perdu*. 1932 : on rejette, vingt ans après, le *Voyage au bout de la nuit*, qu'on demande à son auteur d'amender.

Céline et Proust ? Difficile d'imaginer deux écrivains plus éloignés l'un de l'autre. Tout les oppose. Et c'est dans la mesure de cette distance précisément qu'ils seront placés en regard l'un de l'autre, en prise avec un même personnage : Gaston Gallimard. Car ils n'ont en commun que cette mésaventure d'avoir, en un premier temps, fait les frais d'une même bévue. Sans doute ne s'est-on décidé à publier cette double correspondance que pour effacer une trace, apporter une dernière retouche. Diffusées ces lettres prouvent qu'il n'y a plus rien à cacher, et même qu'il n'y a jamais eu à dissimuler quoi que ce soit. Aussi le jumelage de ces deux ouvrages est-il plus que remarquable, exemplaire : placées en face l'une de l'autre, ces correspondances ne finissent-elles pas par s'annuler, se neutraliser mutuellement, au point que l'une ne se laisse plus concevoir sans l'autre ? C'est aussi que le rapport qui s'établit entre eux ne saurait être envisagé sans ce troisième terme que représente Gallimard, la Nrf délimitant le cadre étroit dans lequel se produiraient d'éventuels échanges entre ces œuvres majeures, fétiches de notre modernité.

On trouvera, à juste titre, que c'est pousser loin le goût de la symétrie. Les deux correspondances, de surcroît, couvrent une période égale de dix ans. Soit de 1912 à 1922, pour ce qui concerne Proust – période durant laquelle on recense quelque 110 lettres de la part de Proust, et plus de 180 lettres en provenance de Gallimard, soit quasiment une lettre de Proust pour deux de son éditeur. Quant à la correspondance de Céline, qui s'échelonne de 1951 à 1961, on constate l'envoi par Gallimard d'une cinquantaine de lettres seulement, et à peine du double par Céline, soit près de cent lettres en dix ans. Les lettres personnelles de Gallimard sont donc à la fois plus longues et plus nombreuses avec Proust qu'avec Céline, ce dernier s'entremettant le plus souvent par le biais d'intermédiaires censés amortir les heurts quelquefois violents avec Gaston.

La différence de traitement réservé à l'un et à l'autre écrivain saute aux yeux. Éloge et politesse extrêmes, courbettes



CÉLINE ÉPISTOLIER

*Actes du XIe Colloque international
Louis-Ferdinand Céline*

AMSTERDAM

5-7 JUILLET 1996

mutuelles, d'un côté ; crises, impatience, énervement réciproque, de l'autre. Autant le ton avec Proust est à la limite de l'obséquieux, autant l'on frise l'insulte la plus grossière avec Céline.

Cette différence d'attitude se trouve d'ailleurs reflétée jusque dans la titraison adoptée. *Correspondance*, dans le cas de l'auteur de la *Recherche*, ce qui implique une relation intime et privilégiée avec Gallimard, du coup promu co-auteur du volume. *Lettres à la N.R.F.*, dans le cas de l'auteur du *Voyage*, ce qui suggère au contraire une relation à la fois plus anonyme et plus dispersée. Curieusement, d'ailleurs, d'un volume à l'autre, le nom de Gallimard a disparu, ce qui sera, de fait, l'essentiel de la stratégie célinienne : absorber l'éditeur dans l'œuvre, au lieu que de le laisser maître de la couverture.

Dans les lettres de Céline à Gaston Gallimard il n'arrive pourtant jamais à l'auteur de faire allusion au nom ou à l'œuvre de Marcel Proust alors qu'il est fait bon nombre de références à d'autres auteurs publiés par la maison. Il n'y aurait pas à s'inquiéter d'une telle omission si le nom de Proust n'intervenait assez souvent dans le courrier Nrf de Céline, lorsque celui-ci s'adresse à des intermédiaires tels que Jean Paulhan ou Claude Gallimard. Il y a même là une insistance, une hantise à l'égard de Proust, qui dépasse toute imagination.

Puis soudain le nom de Proust disparaît complètement de sa correspondance avec la Nrf : au même moment l'auteur demande à Gaston Gallimard d'être publié en poche et en « Pléiade », visant à la fois, pour la diffusion de son œuvre, la voie la plus populaire et la plus distinguée qui soit. Ce deviendra bientôt une obsession, que cette volonté de paraître dans la « Pléiade », mais elle ne se manifestera pas avant 1955, époque à laquelle le ton monte avec Gallimard. Il est à cela une raison bien simple. Le centième volume, honorifique entre tous, de la prestigieuse collection paraît en 1954 : il est consacré à l'œuvre de Proust. Guère remarquée jusqu'ici, cette coïncidence entre la publication de Proust en « Pléiade » et les soudaines revendications de Céline n'en est pas moins frappante. Sans doute faut-il y trouver le véritable prétexte au déclenchement d'exigences de plus en plus folles de la part de Céline, et pour finir ce torrent d'insultes lancées à la tête de son éditeur. Une machinerie se met en branle que plus rien n'arrêtera, même si Céline ne fera jamais allusion à l'événement. À peine a-t-il donc vent de ce projet qu'il change de cible, abandonne Proust et se met à réclamer une place sur les rayons de la « Pléiade » avec d'autant plus d'obstination qu'il se heurte à chaque fois à un refus catégorique – la voix, pour finir se retournant contre son Maître.

